

Textes lauréats

3^e concours international littéraire des cordées

Prix Denise Boizot

1^o prix : Cécile Debon – 49 Ambillou-château

Mon cher journal,

En ce mois de mars 1931, une terrible famine sévit sur Moscou et bien évidemment, notre famille n'est pas épargnée. Depuis l'arrestation de papa, je pensais que notre situation ne pouvait se dégrader davantage, et pourtant, force m'est de constater que nous avons encore dégringolé de quelques barreaux sur l'échelle de la pauvreté. Nos moyens financiers ne nous permettent plus de nous nourrir correctement et du coup, maman supporte de moins en moins d'avoir quotidiennement sous les yeux les visages hâves et les corps squelettiques de ses deux filles. Malgré tous ses efforts pour nous offrir deux fois par jour des ersatz de repas, nous ne cessons de perdre du poids. Nous flottons littéralement à l'intérieur de nos habits.

Bien que pour elle, cela s'apparente à un énorme sacrifice, ma mère a finalement pris la décision de nous envoyer en France, à Paris, chez notre grand-mère paternelle. Cette dernière a fui la révolution russe et quitté sa terre natale en 1920. Je sais que maman a investi les dernières économies qui restaient dans l'achat des billets de train. Un train en partance pour une vie meilleure, même si la seule idée de devoir quitter ma mère me déchire les entrailles. De son côté, comme à son habitude, elle ne montre rien de sa souffrance. Ma chère petite maman, mon vaillant petit soldat.

Malgré les dures épreuves que nous traversons, malgré l'absence de papa, le manque d'argent et la faim qui nous tenaille sans cesse, maman fait face à l'adversité avec un courage et une volonté obstinée qui forcent mon admiration. En toute occasion, là où bien d'autres se seraient laissés aller au désespoir depuis longtemps, elle continue de se battre avec une dignité jamais démentie. A ses yeux, la seule véritable richesse importante en ce bas monde, c'est l'amour inconditionnel dont elle nous entoure et qui fortifie un peu plus nos âmes chaque jour. Sourire aux lèvres, elle répète souvent que nous réussirons toujours à surmonter les

obstacles rencontrés sur notre chemin, tant que nous aurons foi en ce doux lien nous unissant toutes les trois. Elle est convaincue qu'il n'y a pas plus grande force que l'amour. Donc, malgré ce sentiment de déchirement occasionné par notre prochaine séparation, je m'applique du mieux possible à suivre son exemple en puisant dans cette réserve de tendresse alimentant mon cœur et dont maman est la source intarissable.

Veux-tu une illustration de mes propos, cher journal ? Pour cela, je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin. Il me suffit juste de revenir deux jours en arrière. Ce matin froid et humide, au ciel chargé de nuages prêts à déverser leur contenu à tout moment, restera à jamais gravé dans mes souvenirs.

Accompagnée de ma petite sœur Macha, je me rendais à l'école en espérant arriver avant la pluie. Comme à l'accoutumée, nous portions nos vieux manteaux élimés jusqu'à la trame et avions à nos pieds nos bottines éculées et déformées. Ma mère avait tressé avec soin notre longue chevelure puis noué un ruban défraîchi au bout de nos nattes. Certes nous étions pauvrement vêtues mais nos habits étaient propres. Jusqu'alors, cela ne m'avait jamais posé aucun problème.

Malgré notre hâte, de soudaines trombes d'eau se déversèrent sur nos têtes. Lorsque nous parvînmes en vue de l'école, nous dégoulinions de la racine des cheveux à la pointe de nos souliers, transies jusqu'à la moelle. Sans doute offrions-nous une bien piètre image car un garçon de mon âge me dévisagea avec un mépris tel que j'en eu momentanément le souffle coupé. Et comme si cela n'était pas suffisant, il tira sur le manteau de fourrure de sa mère afin d'attirer son attention puis, avec un profond dégoût, s'exclama : « Regarde maman, on dirait des mendiante ! »

Dans ce regard dédaigneux figé sur nous, je ressentais, presque palpable, la répulsion viscérale qu'il éprouvait à notre égard. Je lisais dans ses iris comme une envie de destruction vis-à-vis de ces petites choses misérables et dérangeantes que nous représentions pour lui. Ses yeux, son attitude arrogante nous excluaient de son espace, nous clouaient au pilori des indésirables. Sur l'instant, une solitude et une tristesse terribles m'assaillirent.... Mais aussitôt, je repensai à maman et à l'infinie richesse de son amour, à son combat quotidien pour nous et je m'en fis un bouclier. Je pris Macha par la main afin de lui insuffler un peu de ma force et de mon courage, tout en repoussant loin de moi cette furieuse envie de pleurer. Avec vaillance, je soutins le sombre regard du garçon qui persistait à nous écraser de tout le poids de notre pauvreté. Pendant quelques secondes, semblables à une éternité, je serrai les mâchoires pour ne pas me laisser transpercer par la froideur et la dureté des ses prunelles.

Finalement, je réussis l'exploit d'accrocher un sourire à mes lèvres. Un sourire à la hauteur de son dédain. Oui, je lui souris avec cette même volonté forcenée qui aiguillonne le cœur de maman face à l'âpreté de la vie. Ne surtout pas lui offrir ma peine. Ne surtout pas lui donner cette satisfaction. Ne pas me soumettre, me montrer plus forte que son mépris.

A l'instant où ma plume inscrit ces mots sur tes pages vierges, le visage fermé de ce garçon, l'acuité de son regard dégoûté continuent de me poursuivre. Je souffre encore de la conscience de notre différence, toutefois, au lieu de m'abattre, ce sentiment m'emplit d'une sève nouvelle : je refuse de croire que ma situation actuelle, que notre

situation actuelle est définitive. Et je fais ici le serment de ne plus permettre à quiconque de me regarder de la sorte ou de regarder de la sorte ceux qui me sont chers. Jamais ! Plus jamais ! Oui, mon cher journal, je fais la promesse solennelle de devenir « quelqu'un », de donner l'occasion à ma mère d'être un jour fière de moi et de ma réussite.

D'où l'importance et la nécessité de ce départ vers la France. Cet exil forcé sera mon passeport pour atteindre le but que je me suis fixé. Une fois sur place, j'emploierai mon temps et mon énergie à étudier pour devenir enseignante. Oh, bien sûr, il faudra d'abord que j'apprenne le français mais je sais que j'y parviendrai. Et lorsque j'aurai gagné suffisamment d'argent, je ferai venir maman à Paris. Plus jamais nous ne manquerons de rien, plus jamais nos estomacs ne crieront famine. Je sais à présent que mon enfance est derrière moi et que je suis définitivement entrée dans le monde des adultes. Mais je ne crains rien désormais car j'ai foi en mon avenir, foi en la France, le pays des droits de l'Homme où tout sera possible.

Bien à toi,

Dunya

2° prix : Dominique Giannino – 94 Créteil

3° prix : Sylvain Bédouet – 53 Laval

PLUS JAMAIS CA !

Enfant de paysans pauvres du tiers monde,
Tu n'as pas eu de chance à ta naissance,
Tu as été vendu à des gens immondes,
Qui ne voyaient que la maltraitance.

Tu étais le petit garçon rejeté,
Tu n'avais pas le droit d'être à table,
Tu devais comprendre la générosité,
Qui t'avait été donnée, au profit d'une vie misérable.

A grandir, ta seule occupation journalière,
Travailler et travailler, pour soigner les bêtes,
Qui devenaient tes seules amies, dans cette galère,
Mais te plaindre, aurait été mené de coups de baguettes.

Bien au chaud, dans un coin de l'étable,
Ton bol de croquettes piquées au chien,
Et des céréales crues, trempées dans de l'eau peu potable,
Tu manges de bon cœur car tu as faim.

Tu deviens de plus en plus maigre,

Ton regard est fuyant devant les voisins,
Mais serais-tu un commis un peu aigre ?
Face à tes adoptants, qui ne te veulent que du bien !

La fille de la ferme d'à côté,
Qui t'a repéré depuis bien des années,
Et qui cherche par tous les moyens à t'inviter,
Comprend que tu as pieds et mains liées.

Elle prendra son téléphone et dénoncera,
Des griffes des bourreaux, elle t'extirpera,
Chez elle par amour, elle t'accueillera,
Puis au fil des conversations, elle s'effondrera.

Ensemble, vous lutterez pour l'injustice, dans un cri,
« Ni pauvre, ni soumis ! »